

— J'attends, reprit la voix brève de M. Delmare.

— Je suis prêt, ajouta la voix du colonel.

Alors le major Maurice frappa trois fois dans sa main.

Le dernier de ces trois bruits eut à peine retenti au milieu du profond silence de la nuit, que les deux témoins entendirent un piétinement sourd et violent, des élans de respiration entrecoupée, haletante, mais pas une parole ne fut prononcée par les deux adversaires.

L'on ne voyait rien à travers les ténèbres, qu'une masse noire et confuse s'agitant avec furie.

La lutte dura quinze ou vingt secondes au plus.

Soudain l'un des combattans poussa un gémississement étrange qui tenait du râle et du sifflement.

La masse noire vacilla, s'affaissa; les deux corps tombèrent lourdement sur le sol, et s'agitèrent encore un instant par soubresauts convulsifs.

— Quel qu'en soit le résultat, je déclare cet horrible combat terminé! s'écria le major; aidez-moi à les séparer, monsieur, s'il en est temps encore.

— Pardon... M. Delmare veut se battre à mort, répondit M. de Bourgueil impassible. S'il n'est que blessé, il veut recommencer...

— Eh! monsieur! qui vous dit qu'il n'est pas mort!... s'écria le major en se précipitant à genoux dans une angoisse terrible, car il lui semblait que les deux combattans ne bougeaient plus, ne respiraient plus.

— Adalbert... dit tout bas le major d'une voix altérée, en cherchant à tâtons parmi ces deux corps qui semblaient liés par une convulsive et dernière étreinte, Adalbert... m'entends-tu!...

— Mon cher monsieur Delmare, disait presque en même temps M. de Bourgueil, eh bien! où en sommes-nous!...

Aucune voix ne répondit.

Le major retira vivement sa main, qu'il promenait au hasard, et murmura.

— Ah!... que de sang!!

Soudain il vit briller la lueur d'une lanterne à la petite porte du jardin. Supposant que Pietri attendait là le résultat du combat, il s'écria :

— Pietri... est-ce vous?

— Oui, monsieur le major.

— Accourez vite avec votre lumière.

Pietri accourut.

— Et le chirurgien? lui dit le major.

— Je l'ai ramené, il est à l'hôtel, reprit

Pietri en projetant d'une main tremblante la lumière de sa lanterne sur le lieu du combat.

Ce fut un spectacle effrayant, hideux, que la vue de ces deux corps entourés de ténèbres, et seulement éclairés çà et là par la clarté de la lanterne.

M. Delmare était étendu sur le dos; on ne pouvait savoir le nombre de ses blessures: sa chemise et sa poitrine étaient aussi rouges que s'il fût sorti d'un bain de sang.

L'on voyait seulement qu'il avait la gorge à demi coupée par une entaille béante.

Il était mort de cette dernière blessure, en poussant ce gémississement qui tenait du râle et du sifflement. Entre les doigts crispés de sa main gauche, il tenait encore un lambeau de la chemise de son adversaire, et dans sa main droite, convulsivement serrée et déjà glacée, il tenait encore son couteau.

Le colonel Roland, lorsque Pietri apporta la lanterne, avait la face contre terre. Le major et Pietri le soulevèrent; il respirait encore. Sa poitrine et ses bras étaient pour ainsi dire hachés. Un peu au-dessous du sein gauche, on voyait une profonde blessure qui semblait devoir être mortelle.

M. Delmare avait tenu sa promesse... il avait tâché de fouiller au cœur.

M. de Bourgueil et le major, aidés du chirurgien et des gens de la maison que Pietri était allé chercher, transportèrent à l'hôtel le mort et le mourant, car le colonel Roland fut mourant et dans un état désespéré pendant plusieurs jours.

Mais, grâce à la vigueur de son tempérament, à la science du chirurgien et aux soins fraternels du major Maurice, le colonel Roland échappa à une mort presque certaine.

Deux mois après ce terrible duel, il se trouvait en pleine convalescence, et partait pour l'Italie avec le major Maurice.

Le fidèle Pietri suivait son maître.

FIN DU PROLOGUE.

## LES ENFANS DE L'AMOUR.

### I.

Vingt-deux ans environ se sont écoulés depuis les événemens que nous avons racontés.

Une femme de quarante ans au plus, d'une taille à la fois élégante et frêle, d'une figure pleine de distinction, de charme et de douceur, quoique sa légère pâleur annonce une santé délicate, est occupée à écrire dans un petit salon meublé avec une rare magnificence.

Après avoir écrit et cacheté sa lettre, la femme dont nous parlons sonna.

Un valet de chambre entra.

Elle lui dit :

— M. Pietri est-il chez lui?

— Oui, madame la comtesse; M. l'intendant est rentré il y a peu de temps.

— Priez-le de descendre et de venir me parler.

Peu de temps après la sortie du valet de chambre, Pietri parut. Ses cheveux étaient devenus tout blancs; il les portait assez longs; ils donnaient à ses traits un caractère vénérable.

— Mon cher Pietri, lui dit la comtesse avec l'accent de la plus affectueuse bonté, je viens m'adresser encore à votre obligeance.

— Je suis toujours aux ordres de madame.

— Oh! je sais cela, reprit-elle en souriant.

— Vous avez eu le secret de partager votre dévouement entre le général, ma fille et moi, et cependant de le conserver entier pour chacun de nous, ce généreux dévouement; c'est un prodige, mais vous nous avez depuis si longtemps habitués aux prodiges de zèle et de fidélité, que je ne m'étonne plus.

— Madame la comtesse me comble au delà de mon faible mérite. Puis-je savoir quels sont ses ordres?

— Je vous prierai d'aller à Saint-Lazare.

— A Saint-Lazare!

— Oui, à la prison où sont détenues les femmes.

— Ah! très bien: encore quelque nouveau bienfait de madame.

— Un bienfait!... ce serait mieux que cela Pietri: ce serait une cruelle sévérité de la justice à réparer, si je parvenais, comme je l'espère, à obtenir la grâce de ma protégée, qui, par le plus heureux hasard, a réclamé mon appui, suivant en cela un conseil anonyme beaucoup trop flatteur pour moi.

— L'on sait en effet que madame la comtesse, en sa qualité de dame patronnesse de l'œuvre des prisons, pour les femmes détenues, jouit d'un grand crédit, et que sa protection est toute-puissante.

— Je ferai du moins tous mes efforts en faveur de cette pauvre jeune femme. Son action est sans doute coupable... mais enfin, innocente et pure, elle a été séduite, puis indignement abandonnée; alors, égarée par le désespoir, elle a voulu tuer son séducteur, qu'elle n'a heureusement que grièvement blessé... Les juges, touchés de sa jeunesse, de ses excellens antécédens et de son repentir, ne l'ont condamnée qu'à deux ans de prison.

— Il me semble, à moi, que le séducteur n'a eu là que ce qu'il méritait...

— Hélas! oui, si l'on fait la part de la honte et de la douleur d'une jeune fille ainsi délaissée... D'ailleurs, la conduite de ma protégée a été si exemplaire depuis son entrée dans la prison, elle montre tant de douceur, tant de résignation, qu'elle a intéressé tout le monde à son sort...

— Alors, madame la comtesse, sa grâce, demandée par vous, sera nécessairement accordée.

— Je l'espère, je compte beaucoup sur un mémoire, en sa faveur, que devait me donner aujourd'hui une des inspectrices de Saint-Lazare; mais je ne puis aller à la prison; je vous prie donc, mon cher Pietri, de vous y rendre à ma place, de remettre cette lettre et ces cinq louis à cette dame inspectrice, nommée M<sup>me</sup> David; vous demanderez à lui parler à elle-même... et, afin de lui épargner la peine de m'écrire, je l'engage, dans ma lettre, à vous confier le mémoire, à vous en qui j'ai toute confiance; et s'il y avait quelque chose de nouveau, au sujet de ma protégée, de vous en faire part...

— Madame la comtesse peut être certaine que je m'acquitterai exactement de la commission.

— J'en ai encore une autre à vous donner, mon cher Pietri, et comme tout est souvent contraste dans la vie, ajouta la comtesse en souriant, je vous prie, en sortant de Saint-Lazare, d'aller à l'administration de l'Opéra.

— Est ce que madame la comtesse n'est pas satisfaite de sa nouvelle loge?

— J'en suis au contraire fort satisfaite; mais

si les désirs du général se réalisent, comme cela est probable, nous ne garderons pas cette loge à l'Opéra. Elle est payée d'avance pour six mois; je désirerais savoir si l'administration voudrait la reprendre, même à perte.

— Je ne le crois pas, madame la comtesse : les administrations se résignent rarement à rendre l'argent qu'elle ont reçu; mais il y a, je crois, moyen de placer la loge.

— Comment cela ?

— Madame la comtesse se rappelle le jour où elle a désiré assister à une représentation extraordinaire aux Italiens ?

— Oui, et vous nous avez même procuré une excellente loge.

— L'on m'avait indiqué une espèce d'estaminet du voisinage où j'ai trouvé des hommes qui, à défaut d'autre métier, font celui de courtiers de loges pour l'Opéra français et l'Opéra italien. Ah! madame la comtesse, qu'il y a d'étranges existences à Paris! Quoi qu'il en soit, la clientèle de ces industriels est assez nombreuse. Peut-être, par leur entremise, sera-t-il possible de placer la loge presque sans perte, ce qui est très important, madame la comtesse, très important!... perdre sur les dépenses de luxe, c'est perdre doublement.

— Ah! je reconnais là, mon cher Pietri, ces principes de sévère économie qui font de vous le modèle des intendans.

— Il est si facile de remplir honnêtement ses devoirs!

— Très facile, assurément, pour un cœur tel que le vôtre, mon cher Pietri. Ah! j'oubliais encore... mais je ne sais si vous aurez le temps.

— Le temps ne manque jamais, madame la comtesse : il faut seulement le savoir bien employer.

— Je vous demandais donc encore d'aller chez le docteur Merlin, à l'heure de sa consultation, afin de pouvoir lui parler.

— Mon Dieu, madame la comtesse, dit Pietri avec anxiété, est-ce que votre santé...

— Rassurez-vous : ma santé, sans être très robuste, est aussi bonne qu'elle peut l'être. Quant à celle du général, il n'en est heureusement pas question. Mais ma fille...

— Cependant, jamais mademoiselle Hélène n'a paru mieux portante.

— C'est justement pour cela, et, afin que ce mieux continue, que je veux consulter le docteur Merlin, dans la probabilité d'un voyage; savoir pour ma fille quel régime suivre pendant ce voyage, les précautions à prendre. Elle est si délicate!

— En effet, madame la comtesse, les conseils de M. le docteur peuvent être en ce cas fort nécessaires.

— Oui, mais pour qu'il les donne et qu'il voie ma fille, il nous faut une sorte de petite intrigue.

— Comment, madame ?

— Ne savez-vous pas dans quelle anxiété la seule présence d'un médecin jette le général? Sa tendresse pour moi et pour ma fille ne s'alarme-t-elle pas d'un rien? Ne s'exagère-t-il pas, de la manière la plus douloureuse pour lui, l'apparence d'une indisposition, lorsqu'il s'agit d'Hélène ou de moi ?

— Il est vrai, madame la comtesse, M. le général tremble pour vous et M<sup>lle</sup> Hélène comme il tremblerait pour sa vie s'il était le plus grand poltron du monde.

— Il faut donc, pour épargner au général l'ombre même d'une de ces inquiétudes, que vous priez, de ma part, notre cher docteur de vouloir bien imaginer un prétexte pour venir nous voir demain matin, et surtout un prétexte plausible. La sollicitude du général n'est pas facile à abuser.

— Mais il y a, ce me semble, madame, un prétexte excellent.

— Lequel ?

— Si, comme vous l'espérez, madame la comtesse, la nomination de M. le général est signée aujourd'hui, elle sera insérée dans les journaux du soir, et M. le docteur...

— A merveille! Il viendra féliciter le général sur sa nomination. Vous êtes, comme toujours, d'excellent conseil, mon cher Pietri.

— Mon secret est dans mon désir d'épargner le moindre souci à un maître que j'ai le bonheur de servir depuis tant d'années; je ferai donc part à M. le docteur Merlin de ce que M<sup>me</sup> la comtesse attend de lui. Mais madame n'a-t-elle pas encore d'autres ordres ?

— Une dernière commission, assez délicate; voilà pourquoi je préfère vous en charger. Malheureusement, ajouta la comtesse en souriant, il vous faudra déroger.

— Déroger, madame !

— Certainement. Un intendant qui porte une carte de visite déroge, ce me semble.

— Un serviteur déroge, madame la comtesse, lorsqu'il n'obéit pas aveuglément à tous les ordres de ses maîtres.

— Pietri, vous êtes un bon et excellent homme; je vous l'ai dit cent fois, je suis obligée de vous le répéter encore; ce n'est pas ma faute. Voici donc pourquoi je vous prie de porter cette carte de visite. Parmi les dames patronnesses de notre œuvre des prisons, il en est une qui nous a été adjointe récemment; elle n'a assisté qu'à deux ou trois séances, mais cela m'a suffi pour l'apprécier. Il est impossible de rencontrer une femme à la fois plus aimable et plus modeste, d'un meilleur esprit, et j'en suis sûre, d'un cœur plus parfait. Puis, il y a en elle quelque chose de mélancolique et de contenu qui m'a singulièrement touché. Le hasard m'avait placée auprès d'elle à notre première réunion de l'œuvre. Nous devons être à peu près du même âge, et je me suis tout de suite sentie en confiance avec elle. Cette sympathie

n'a fait que s'accroître à nos autres séances. Avant-hier, selon la coutume, entre dames patronnesses d'une même œuvre, elle est venue pendant mon absence mettre sa carte chez moi; mais elle l'a mise en *personne*; cela indiquait de sa part le désir de me voir; j'en étais enchantée; je me faisais un plaisir de nouer quelques relations avec elle, surtout depuis que je savais qu'elle avait aussi une fille qu'elle adorait; mais le général, à qui j'ai parlé de cette aimable rencontre, m'a fait observer avec beaucoup de raison qu'au moment de quitter sans doute Paris, je ne faisais que me créer des regrets en cultivant cette nouvelle amitié. Il me faut donc rendre en personne à M<sup>me</sup> de Bourgueil (c'est le nom de cette dame) la visite qu'elle m'a faite en personne; et cependant, je désirerais ne pas la rencontrer chez elle. Cette visite engagerait nécessairement entre nous des relations qu'il me faudrait bientôt rompre. Il s'agirait donc, mon cher Pietri, avant de déposer ma carte, de demander d'abord si M<sup>me</sup> de Bourgueil est chez elle.

— Très bien, madame la comtesse; dans le cas où cette dame serait chez elle, je ne laisserais pas la carte de visite: si, au contraire, elle est absente, je laisserais la carte... *cornée*, pour donner à penser que madame la comtesse est venue en personne.

— C'est cela même. Aussi je répugne à mettre un de nos gens dans cette petite confidence; il pourrait en augurer que je ne veux pas rencontrer M<sup>me</sup> de Bourgueil chez elle, et, si absurdes qu'ils soient, les propos d'antichambre ont leurs inconvénients... surtout lorsqu'il s'agit d'une personne pour qui je ressens autant de sympathie que d'estime.

— Madame peut compter sur ma discrétion. Et quelle est l'adresse de M<sup>me</sup> de Bourgueil ?

— Voici sa carte... rue Royale, n<sup>o</sup> 6.

— Ah! c'est dans le quartier que M. le général habitait au commencement de la restauration.

— Oui, reprit la comtesse en souriant, dans ce temps où, n'étant alors que colonel en demi-solde, le général, ainsi que plusieurs de ses amis de l'armée de l'empire, a fait cette plaisanterie de se déguiser en voltigeur de Louis XIV... pour aller au café Tortoni. Dernièrement encore, quelqu'un me parlait de cette folie.

— A laquelle on ne croirait guère, madame la comtesse, en voyant maintenant si grave et si posé M. le lieutenant-général comte Roland, pair de France, et nommé sans doute aujourd'hui ambassadeur de France à Naples.

— Certes, il y a une bien grande différence entre le jeune et impétueux colonel, livré à tous les entraînemens de son âge, et l'homme mûr, réfléchi, plein de tendresse et de dévouement, qui depuis tant d'années ne vit que pour sa femme et sa fille! Vous le savez mieux que

personne, mon cher Pietri... vous en qui la juste confiance du général est absolue... vous qui avez toujours vécu dans notre foyer.

— Ah! madame la comtesse, reprit Pietri d'un accent pénétré, ma respectueuse affection pour mon maître est bien récompensée... je le vois si heureux, et il rend si heureux tout ce qui l'entoure!...

— Oui, il en doit être ainsi pour des âmes comme la vôtre : assister au bonheur d'un maître à qui l'on a courageusement sauvé la vie, et que l'on n'a pas quitté depuis trente ans, c'est une douce récompense.

— Puisse-t-elle durer, madame la comtesse, bien au delà du jour où le pauvre vieux Pietri quittera ce monde!

— Allons, Pietri, je ne veux pas que vous ayez de ces idées-là...

— C'est qu'elles sont un peu de mon âge, madame; mais pardon, je me résume afin de ne rien oublier : d'abord cette lettre et cet argent à Saint-Lazare, où je demanderai madame David pour les renseignemens relatifs à la protégée de madame.

— Ensuite à l'Opéra pour cette loge.

— Oui, madame; puis chez M. le docteur Merlin.

— Et enfin la carte de visite chez madame de Bourgueil, dans le cas seulement où cette dame serait sortie.

— Madame n'a pas d'autres ordres à me donner ?

— Eh! bon Dieu, n'est-ce pas assez, mon pauvre Pietri! Il faut que je sache votre zèle pour vous accabler ainsi.

Pietri s'inclina. Il allait quitter le salon lorsque mademoiselle Hélène Roland y entra.

## II.

Que l'on s'imagine l'idéal d'une « sylphide », et l'on aura le portrait de M<sup>lle</sup> Roland.

L'on ne pouvait rêver rien de plus délicat, de plus charmant, de plus aérien que cette enfant de dix-sept ans. A la rare perfection des traits de son père, à qui elle ressemblait beaucoup, elle joignait la grâce, la distinction exquise de sa mère. Sa taille frêle et mince, assez élevée pour une femme, était accomplie, et, si cela se peut dire, de la plus chaste élégance, tant l'admiration qu'inspirait cette créature presque éthérée avait un caractère immatériel. Sa céleste et pudique beauté était de celles que l'on admire, non pas avec les yeux et avec les sens, mais avec l'âme. A son aspect, les appréciateurs les plus absolus de la beauté physique s'étonnaient de devenir rêveurs, presque attendris; pour la première fois de leur vie, ils admiraient innocemment une femme, car l'impression que laissait cette jeune fille ne semblait pas être de ce monde. Les moins poétiques se la figuraient apparaissant comme une de ces vi-

sions des mythologies du Nord, blanche et souriante, d'un air mélancolique et doux, à demi éclairée par quelque pâle rayon de la lune, et au moindre souffle s'évanouissant dans les airs.

Chose peu commune, et qui donnait à Hélène un charme indéfinissable, elle ne se doutait pas le moins du monde de ses dehors de sylphide, et n'en tirait ni prétention ni vanité ; elle ne se croyait pas du tout créée « pour marcher dédaigneusement sur les nuages. » Rien au contraire de plus ingénu, de plus aimant que cette adorable nature : enjouée sans excès de gaieté, spirituelle sans l'ombre de malveillance, parfois doucement mélancolique, mais jamais triste ; car jusqu'alors, sauf quelques inquiétudes données par la délicatesse de sa constitution, sa vie n'avait été qu'un long jour de bonheur. Hélène était en un mot ce que l'on appelle vulgairement une « excellente personne. »

Lorsqu'elle entra dans le salon où se trouvaient sa mère et Pietri, elle sourit à celui-ci avec cette affectueuse familiarité que l'on conserve envers un vieux et fidèle serviteur qui vous a vu naître et bercé dans ses bras.

— Bonjour, Pietri, lui dit-elle. Tu m'as encore gâtée ce matin. Cela ne m'étonne pas ou ne m'étonne plus, depuis tantôt dix-sept ans que cela dure.

— J'ignore ce que mademoiselle veut dire.

— Et ma jardinière toute fraîchement renouvelée ?

— Mademoiselle, c'était le jour de la garnir ; le fleuriste est venu.

— Oui, mais ces fleurs arrangées avec un goût parfait ! il n'y a que toi pour cela, j'ai bien reconnu ta main.

— Il est vrai, mademoiselle ; j'avais quelques moments de loisir et je me suis amusé à garnir cette jardinière.

— Vous voyez, mon cher Pietri, lui dit la comtesse en souriant, l'affection que l'on a pour vous tient de famille ; le père, la mère, la fille, chacun dit son mot de grâce au bon vieux Pietri qui s'ingénie à plaire à chacun.

L'intendant s'inclina de nouveau d'un air reconnaissant, et au moment de quitter le salon, il dit à la jeune fille :

— Mademoiselle n'a pas d'ordres à me donner ? Je vais sortir.

— Ma chère enfant, reprit la comtesse en riant, il y aurait de la barbarie à accepter l'offre de ce pauvre Pietri ; je l'ai déjà surchargé de commissions.

— Oh ! maman, j'aurais tant voulu avoir pour ce soir les deux derniers morceaux de SCHUBERT ! C'est une surprise que je ménage à mon père et à M. Charles.

— Oh ! dès qu'il s'agit d'une surprise qu'Hélène veut faire à son père et à M. Charles, reprit en souriant la comtesse, vous aurez bien de

la peine à éviter cette corvée, mon pauvre Pietri.

— Ces morceaux de musique se trouvent-ils chez le marchand de mademoiselle ? demanda l'intendant.

— Oui, mon bon Pietri, répondit Hélène.

— Je demanderai donc les deux derniers morceaux de Schubert ; c'est bien cela, mademoiselle ?

— Tiens, dit la jeune fille au vieillard, tu es ce qu'il y a de plus obligeant au monde ; je ne sache pas que de ta vie tu m'aies refusé quelque chose, et cependant t'ai-je assez demandé !

— Moi, je vous conseille, mon cher Pietri, de fuir au plus vite, reprit la comtesse, si vous ne voulez pas qu'Hélène se montre fidèle à son habitude, de beaucoup vous demander.

— Oh ! pour cette fois, non, maman, c'est tout, je t'assure.

— Mademoiselle aura sa musique ce soir, répondit Pietri.

Et après avoir respectueusement salué, il quitta le salon, laissant la comtesse seule avec sa fille.

— Excellent homme ! dit Hélène à la comtesse, après avoir suivi Pietri du regard jusqu'à ce qu'il eût quitté le salon ; comme il me rend fière de mon père !

— Chère enfant, je crois deviner ta pensée.

— Ne faut-il pas être soi-même le meilleur, le plus noble des hommes pour inspirer des devoumens pareils, dis, maman ? Et si le bon vieux Pietri était le seul qui eût cette idolâtrie pour mon père ! Mais non : n'y a-t-il pas encore mon parrain Maurice ?

— Il est vrai, le major Maurice, ancien compagnon d'armes de ton père, est un de ces amis rares que l'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie, et je dis comme toi, il faut être digne de ces affections pour les inspirer.

— Avoue, maman, que si l'orgueil est un péché, nous sommes deux bien grandes pécheresses ! Est-il au monde une femme plus orgueilleuse de son mari, une fille plus orgueilleuse de son père, que nous ne le sommes ?

— C'est un saint orgueil que celui-là, mon enfant.

— Aussi, maman, quel bonheur est le nôtre, lorsque, par exemple, accompagnant mon père à la cour, nous entendons murmurer autour de nous avec déférence, par les personnes les plus considérables : c'est le général Roland ! Oh ! mon Dieu ! quand on a prononcé ces trois mots : « Le général Roland ! » tout le monde comprend. C'est comme si l'on disait : « C'est l'honneur, la bravoure, la générosité en personne. » Alors, maman, quels délicieux sourires nous échangeons ! comme je me redresse fièrement à ton bras, pendant que tu t'appuies sur celui de mon père ! Comme j'ai l'air de dire à tout le monde : « Je suis la fille du général Roland ! »

— De lui nous pouvons, nous devons être

fières, chère enfant ; ce n'est pas à la faveur, mais à ses anciens services, à son mérite, à la noblesse de son caractère, qu'il doit le haut grade qu'il occupe, et la position plus haute qui peut-être aujourd'hui est la sienne.

— Peut-être, dis-tu, maman ? reprit Hélène en souriant. Je ne mets pas, moi, la chose en doute. Oh ! mais pas du tout !

— Et d'où te vient cette certitude ?

— Mon Dieu, c'est tout simple. Le roi a beaucoup trop d'amour-propre pour ne pas nommer mon père ambassadeur.

— Vraiment ! dit la comtesse en souriant à son tour ; et en quoi l'amour-propre du roi est-il engagé à cette nomination ?

— En quoi, maman ? Mais en tout. Un ambassadeur représente son pays et son souverain, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant.

— Eh bien, où veux-tu que le roi trouve quelqu'un qui puisse, plus dignement que mon père, représenter la France ? Et si par lui l'on juge d'elle, comme elle sera honorée, aimée ! Quelle noble idée l'on se fera de notre pays, en voyant, en appréciant mon père ! Il n'en sera pas de lui comme de ce pauvre petit représentant de cette grande, grande cour du Nord, que tu sais, ajouta la jeune fille en souriant ; car s'il fallait toujours se figurer leurs majestés européennes d'après ceux qui les représentent, avoue qu'elle auraient parfois de singulières et très peu importantes physionomies, ces pauvres majestés !

— C'est vrai, répondit en riant la comtesse. Heureusement ton père ne donnera jamais lieu à un mécompte de ce genre. Du reste, mon enfant, en se chargeant de cette ambassade, ton père s'est d'abord préoccupé de toi et de moi ; notre voyage d'Italie avait été, il y a deux ans, si favorable à notre santé, que le général a surtout vu dans cette mission l'occasion de nous établir pour quelque temps à Naples de la manière la plus agréable. Que veux-tu ! il a comme nous ses défauts, et si tu dis avec tant d'orgueil : « C'est mon père, » il dit, lui, non moins orgueilleusement : « C'est ma fille. » Et il sait comment sont reçues et considérées en pays étranger la femme et la fille d'un ambassadeur de France.

— Pauvre père, ne nous a-t-il pas dit : « L'ambassade de Naples m'est à peu près offerte ; si ce voyage vous convient à toutes deux, j'accepte ; sinon, je refuse. »

— Oui, en cela comme toujours, il a pensé à nous.

— Aussi, maman, ne dirait-on pas que son adorable tendresse pour nous lui a toujours porté bonheur, à ce père bien-aimé ? tout lui réussit ; il a un ami, c'est mon parrain Maurice ; un serviteur, c'est Pietri ; une femme, c'est toi ; une fille...

— Eh bien ! chère enfant, pourquoi n'achèves-tu pas ?

— Au fait, maman, reprit Hélène avec une grâce charmante ; nous parlons des bonheurs de mon père : n'en est-ce pas un grand pour lui que de rendre sa fille aussi heureuse qu'on peut l'être et de se voir idolâtré par elle ?

— Et puis enfin, ajouta la comtesse en regardant sa fille avec un sourire significatif, le bonheur de ton père ne s'arrête pas là.

— Que veux-tu dire, maman ?

— L'an dernier, au moment de partir pour son inspection de cavalerie, il change d'aide-de-camp, et celui qu'il prend se trouve être justement un jeune homme charmant, doué des meilleures qualités, maître d'une belle fortune, ce qui ne gâte rien et si ouvert, si noble, que ton père, qui pendant son inspection nous avait laissées à Paris, me dit à son retour : « Si notre chère Hélène voulait se marier, je crois avoir trouvé pour elle un trésor, c'est M. Charles Belcourt, mon nouvel aide-de-camp. »

La jeune fille, rougissant un peu, avait écouté sa mère avec une expression de félicité profonde et contenue. Elle reprit en souriant :

— Et il a fallu que le « trésor » fût de bien bon aloi, n'est-ce pas, maman ? car il a été éprouvé par mon parrain Maurice, et il est très difficile, en fait de trésors, mon parrain.

— Tu le sais, Hélène, la haute raison du major, sa pénétration, donnent à ses jugemens une grande autorité aux yeux de ton père ; aussi, dans sa sollicitude pour toi, ne voulant pas s'en rapporter à sa seule impression, et avant de te parler de nos projets, le général, sous le prétexte de recueillir quelques souvenirs historiques sur les campagnes d'Allemagne, a envoyé son nouvel aide-de-camp passer quelques jours avec le major dans sa retraite de Ville-d'Avray.

— Et si mon attachement pour mon parrain avait pu augmenter, je l'en aurais aimé cent fois davantage d'avoir si bien jugé M. Charles. Seulement, il y a mis le temps, M. le major, ajouta Hélène avec une moue charmante ; huit grands jours, du matin au soir en tête à tête ! Enfin, il a renvoyé M. Charles à mon père et à toi, avec une petite lettre portant sans doute : « Vu et approuvé pour trésor. »

— Folle que tu es !

— Que veux-tu ? je ris. Je suis si heureuse !

— Chère, chère enfant !

— Et ce qui double encore le prix de ce bonheur, vois-tu, maman, c'est qu'il vient tout entier de toi et de mon père. Ce mariage qui m'enchanté, c'est encore vous qui en avez eu la pensée ; cet amour que je ressens, c'est encore vous qui l'avez fait éclore, et me l'avez révélé à moi même ; vous entendre chaque jour, toi et mon père, parler de M. Charles avec tant d'estime et d'affection, cela eût suffi pour me rendre, je crois, folle de lui, m'eût-il été d'abord

indifférent, mais loin de là, je ne t'ai rien caché ; tu as su l'impression qu'il m'avait causée ; c'est toi qui m'as appris que sans m'en douter je l'aimais, je l'aimais passionnément, m'as-tu dit. Cela m'a d'abord bien étonnée. Moi, aimer passionnément M. Charles sans vous en avoir prévenus, toi et mon père ! Et puis, je me suis aperçue que tu avais raison. Oui, je l'aimais, je l'aime passionnément ; car, maintenant, il se joint toujours à vous dans ma pensée ; c'est toujours vous et lui, lui et vous, et pour vous confondre ainsi tous trois dans mon cœur, comme vous devez l'être dans ma vie, juge, maman, si je l'aime, et si tu as eu raison de dire : passionnément !

— O mon enfant, mon Hélène chérie ! dit la comtesse avec une émotion d'une inexprimable douceur, Dieu a béni notre foyer. Ce mariage assure à jamais ton avenir : et cet avenir sera aussi beau que l'a été le mien. Moi aussi, j'ai aimé, passionnément aimé. Cet amour, partagé par ton père, a fait le bonheur de ma vie. Il en sera ainsi de toi, je le crois, je le sens. Va, mon enfant, le cœur d'une mère ne se trompe jamais.

Un valet de chambre, ayant en ce moment ouvert la porte du salon, annonça :

— Monsieur Belcourt !

### III.

M. Charles Belcourt, lieutenant de cavalerie, sorti le n° 1 de l'école de Saint-Cyr, par ordre de mérite, était un jeune et charmant garçon, d'une tournure pleine d'élégance ; son attrayante physionomie réunissait la bonté, l'intelligence et la franchise ; ses cheveux blonds, ses yeux bleus doux et rians, la délicatesse de ses traits, et surtout son extrême affectuosité, qui n'excluait pas chez lui une rare bravoure et une grande fermeté de caractère, l'avaient fait surnommer à l'école militaire : *la Douceur*.

Ce surnom tout benin n'avait pas empêché Charles Belcour de faire brillamment sa première campagne en Afrique, et d'y gagner la croix au prix de deux glorieuses blessures : instruit, lettré, excellent musicien, dessinant à merveille, il avait dû à son goût pour les arts un salutaire éloignement des grossiers plaisirs des garnisons, et de conserver dans toute sa pureté cette fraîcheur de l'âme, cette sensibilité exquise, qui rendent si durable, si profond, un premier amour, surtout lorsque ce premier amour a pour objet une jeune fille aussi adorable que M<sup>lle</sup> Hélène Roland.

Ces projets de mariage arrêtés par le général et par sa femme (on saura plus tard que Piétri n'y avait pas été non plus étranger), il fut convenu que Charles Belcourt quitterait l'état militaire, car, une fois mariée, Hélène, impressionnable comme elle l'était, serait cent

fois morte d'angoisses à la seule pensée de savoir son mari exposé aux hasards des champs de bataille.

Le général Roland lui-même, afin d'épargner de mortelles alarmes à sa femme et à sa fille, qu'il idolâtrait, s'était résigné à n'accepter dans l'armée que les fonctions d'inspecteur de cavalerie, après avoir fait, comme colonel, deux campagnes d'Afrique, où il avait conquis, avec grand éclat, son grade de maréchal de camp, environ deux ans après la révolution de juillet (il s'était toujours refusé à prendre du service sous la restauration). Après quatre ans de grade de maréchal de camp, il avait été nommé lieutenant-général, puis pair de France, et quelques mois plus tard, on lui offrait l'ambassade de Naples.

Le brillant et fougueux colonel de l'empire était donc devenu un des hommes les plus honorables et les plus éminents de son temps.

Lorsque M. Charles Belcourt était entré dans le salon où se trouvaient la comtesse Roland et sa fille, celle-ci avait naïvement rougi de plaisir à la vue de son fiancé ; mais en levant les yeux sur lui, elle fut si frappée de l'expression de tristesse que révélait cette figure ouverte et loyale, que s'adressant à sa mère avant que M. Belcourt eût prononcé un mot, elle s'écria avec anxiété :

— Mon Dieu, maman, vois donc comme M. Charles a l'air chagrin !

La comtesse Roland, regardant plus attentivement le jeune homme, fit la même remarque que sa fille, tandis que M. Belcourt disait :

— Je ne m'excuserai pas, madame, de n'avoir pu cacher l'expression d'une vive contrariété ; cette contrariété, vous la comprendrez, madame, ainsi que mademoiselle Hélène, lorsque vous en connaîtrez la cause...

— Hélène, mon enfant ! dit la comtesse à sa fille d'un ton de tendre reproche, qu'as-tu à trembler ainsi ? M. Charles nous a parlé d'une contrariété ; il n'y a pas là de quoi s'alarmer.

— Il s'agit d'une contrariété, rien de plus, mademoiselle Hélène... dit vivement le jeune homme ; de grâce ! rassurez-vous : sinon... pour la première fois de ma vie, je regretterais de n'avoir pas su dissimuler ce que j'éprouvais.

— Pardon, maman, reprit Hélène d'une voix touchante en essayant de sourire, pardon, monsieur Charles... je ne suis pas raisonnable, c'est vrai... mais ce premier mouvement de crainte a été involontaire.

— Je vais, mademoiselle Hélène, expliquer en deux mots à madame votre mère la cause de ma contrariété ; vous reconnaîtrez alors vous-même qu'il ne s'agit, grâce à Dieu, de rien de grave.

Charles allait parler, lorsque le général Roland entra dans le salon ; il revenait des Tuile-

ries et portait l'uniforme de lieutenant-général et le grand cordon rouge en sautoir.

Les traits de l'ancien colonel de l'empire s'étaient empreints d'une douce gravité ; ses cheveux gris, un peu éclaircis sur les tempes, découvriraient en partie son noble front ; ses moustaches, encore noires comme ses sourcils, donnaient toujours à sa figure un caractère martial ; sa taille s'était conservée aussi svelte, aussi élégante que dans sa jeunesse.

A son arrivée dans le salon, le général jeta sur un sofa son chapeau et son épée ; puis, le visage épanoui, radieux, il s'avança vers sa femme et sa fille, en disant paternellement au jeune officier :

— Bonjour, Charles !

Mais de même qu'Hélène, rendue plus clairvoyante par l'instinct de l'amour, avait lu sur les traits de son fiancé une vive contrariété, l'instinct paternel du général Roland découvrit aussitôt une cruelle anxiété sur les traits de sa fille, lorsqu'elle se leva pour lui donner son front à baiser.

Alors cet homme d'une bravoure héroïque, devenant presque aussi tremblant qu'Hélène l'avait été un instant auparavant, lui prit vivement les mains, la contempla pendant une seconde avec autant de surprise que d'angoisse, et s'écria :

— Hélène... tu as quelque chose... Est-ce un chagrin ? souffres-tu ? Puis, tenant toujours les mains de sa fille entre les siennes, et se tournant tour-à-tour vers sa femme et le jeune homme, il ajouta d'un air presque suppliant :

— Amélie ! Charles ! que s'est-il passé... qu'y a-t-il ? répondez... mon Dieu ! répondez-moi donc ! Ah ! c'est une faiblesse absurde ! mais j'ai peur.

— En vérité, mon ami, reprit affectueusement la comtesse, vous me forcez de dire que le père n'est pas plus raisonnable que sa fille. Je vais être obligée de vous gronder, comme tout-à-l'heure j'ai grondé notre chère Hélène.

— Gronder Hélène ! dit le général à sa femme, et pourquoi, amie ?

— Parce qu'il y a un instant, elle s'est alarmée à tort de quelques paroles de M. Charles. Ces alarmes, il allait les calmer lorsque vous êtes entré, mon ami.

— Je suis le seul coupable, mon général, se hâta de dire le jeune homme, prévenant ainsi une question du père d'Hélène, qui s'était vivement retourné vers lui. Ce matin, j'ai appris par une lettre de Bordeaux que ma présence est indispensable pour la légalisation d'un acte que votre notaire, mon général, pensait obtenir par procuration, afin de ne pas retarder la signature de notre contrat de mariage ; ce voyage ne doit durer que bien peu de jours, il est vrai ; cependant, j'en ai ressenti une vive contrariété. Il est toujours si pénible de quitter, même pour peu de temps, le lieu où nous laissons toutes

nos affections ! M<sup>lle</sup> Hélène, sans connaître la cause de mon chagrin, trop lisible sur mes traits, s'est alarmée. J'allais la rassurer lorsque vous êtes entré, mon général.

En apprenant que son fiancé allait s'éloigner d'elle pour quelques jours, Hélène, tout en se reprochant sa déraison, sa faiblesse, ne put retenir ses larmes, qu'elle tâcha, mais en vain, de dérober à la vue de son père et de sa mère.

— Des larmes ! s'écria le général Roland presque éperdu de douleur, des larmes !... mais c'est la première fois que je te vois pleurer, mon enfant bien-aimée !... Je t'en supplie, ne te chagrine pas... ta santé est si délicate... songes-y donc... si tu allais tomber malade... Non, non, je ne sais pas ce que je dis... tu ne peux pas tomber malade... c'est impossible... mais enfin ces larmes, cette pauvre figure navrée... tout cela me bouleverse et rompt mes idées !

Puis le général Roland, portant ses mains à ses yeux humides, s'écria :

— Mon Dieu ! que faire pour la consoler ! ces larmes me rendent fou !

Et s'adressant au jeune homme :

— Comment, aussi, Charles, connaissant l'excessive sensibilité d'Hélène, n'avez-vous pas su dissimuler votre contrariété ?

— Hélas ! mon général, il m'aurait toujours fallu prévenir, tôt ou tard, mademoiselle Hélène de mon départ.

— C'est vrai, mon ami, reprit le général, et cependant il est douloureux pour moi de voir ma fille s'affecter ainsi !

— Ma chère Hélène, reprit tendrement la comtesse, réfléchis donc un peu : quelques jours d'absence, c'est si vite passé !

— Tu as raison, maman, dit la jeune fille en essuyant ses pleurs ; je ne devrais pas m'affliger ainsi de cette absence, mais...

— Que parles-tu de tort ? pauvre chère enfant, s'écria le général ; est-ce qu'on a jamais tort quand on souffre ? tous les raisonnements du monde ne prouvent rien contre des larmes. Et... mais, que je suis fou ! s'écria le comte en se frappant le front, calme-toi, rassure-toi ! en vérité, je ne sais pas vraiment où j'avais la tête ! le départ de Charles te désole ? sèche tes larmes, mon Hélène, Charles ne partira pas.

— Mais, mon général, reprit le jeune officier, cet acte...

— Eh ! mon Dieu, mon ami, on s'en passera de cet acte ! Je sais ce dont il s'agit... ce sont de ces exigences, de ces scrupules de notaire que je sacrifierai dix millions de fois à une larme de ma fille.

— Quoi, mon père... il serait vrai ! dit Hélène, dont le charmant visage s'illumina soudain de joie et d'espérance, M. Charles ne partira pas ?

— Non ! non ! cent fois non ! dit le général, radieux de voir la tristesse disparaître comme